Colmar, ou la musique pour la musique

Autor(en): **Jonneret, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **- (1993)**

Heft 54: **La "Muba" restera bâloise**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848002

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

par Pierre Jonneret

Colmar, ou la musique pour la musique

Avec la mode des étés musicaux, il y a festival et festival, musique et musique, artistes et artistes. Il y a les festivals classiques qui durent depuis des décennies, où l'on reprend souvent ce qui fit leur succès aux belles années où l'on était peu à les fréquenter. Il y a les festivals coûteux et mondains où les "belles étrangères" chères à Jean Ferrat viennent se donner des émotions. Il y a les festivals d'occasion qui animent une petite station et permettent à des artisans du métier de faire le cacheton. Et puis il y a les vrais festivals, ceux qui ne font pas dans la pub, la pompe et les éclairages, ceux que bâtissent de vrais musiciens pour de vrais mélomanes. Colmar est de ceux-là.

Il y a bien sûr l'environnement de cette ville exceptionnelle, ce décor d'opérette qui n'en est pas un puisqu'il est immuable depuis des siècles, même si le père Hansi nous avait fait croire que c'était du carton-pâte ; il y a cette rigueur et cette simplicité toute alsacienne et très Dr Schweitzer à bien des égards ; il y a ce fait que ce sont surtout des gens du lieu et du voisinage qui suivent presque religieusement son déroulement, notamment dans le décor spartiate et quasi délabré du Temple St Matthieu ou celui, tout aussi dépouillé, de la Grande Synagogue. Oserait-on d'ailleurs déployer des fastes et des tapis rouges dans la ville du Retable d'Isenheim ?

Colmar, c'est deux semaines d'un festival complet avec, cette année, un hommage permanent à l'un des géants de la musique les plus simples, les plus modestes, les plus grands : Yehudi Menuhin. Présent sur l'estrade, présent dans la foule et comme gêné des acclamations qui saluaient, certes le talent et la gloire, mais aussi l'homme universel par la pensée et l'action qui sont les siennes. Un peu le Jean-François Deniaud de la musique.

Festival complet car il y a, à côté des concerts, des "masterclasses" dirigées par des artistes éminents (c'est si beau d'entendre, par les fenêtres, ces répétitions où se manifestent tous les espoirs), des récitals de l'après-midi, destinés à des jeunes talents, des fins de journée à la russe (Russian Tea Room) que nous appellerions des aubades s'il ne s'agissait pas de très grande musique et de très grands interprètes.

Car, cette année, le Festival tournait autour de la Russie, de cette Russie retrouvée avec sa simplicité, sa ferveur, son enthousiasme et cette façon que seuls les Russes ont d'aborder la musique. Évidemment, on est arménien, tzigane, caucasien, juif d'Asie Centrale et l'on est né avec un instrument entre les mains.

Les pivots, ce sont Menuhin, qui se ressource avec une joie - une véritable joie - que l'on lit dans chacun de ses gestes, l'Orchestre Symphonique d'État de Russie, l'Orchestre de Chambre d'Israël et, symbole des soirées que nous avons suivies, Vladimir Spivakov dirigeant les Virtuoses de Moscou. Spivakov, c'est un homme qui danse en dirigeant, non pas à la mode des guinguettes de Grinzig comme le fait certain spécialiste de Strauss, mais comme l'aurait fait Lifar matérialisant les notes et les rythmes dans une sculpture du corps. Spivakov, c'est la jeunesse, une précision inouïe, une perception absolue de l'oeuvre, que ce soit Bartok, Bach ou Mozart. Spivakov ne dirige pas seulement, il joue du violon comme un Dieu, comme quelqu'un venu des steppes d'au-delà de l'Oural où il est né. Imaginez en une même soirée un homme qui dirige Amoyal, qui conduit ensuite une symphonie de Mozart et qui termine en jouant le 2ème concerto sous la direction de Menuhin qui caressait le violon de son interprète pendant le bis de l'orchestre.

L'orchestre des Virtuoses de Moscou c'est une trentaine de solistes qui ont accepté de rentrer dans le rang pour faire, ensemble, de la musique qui leur fasse plaisir. Que l'on est loin de ces grands messieurs blasés qui nous jettent leurs notes à 50 dollars la minute et s'esquivent aussitôt. Chez les Virtuoses de Moscou on choisit, en intermède, des pièces à deux ou trois solistes, où le premier violon, le second violoncelle, l'hautboïste quittent leur place et jouent un instant les vedettes. Ainsi, entendit-on l'étonnant Mikhaïl Milman, violoncelle de l'orchestre, dans la poignante Prière d'Ernest Bloch.

Ce festival nous a permis de découvrir une oeuvre, peu connue sous nos cieux, de Dimitri Chostakovitch : les mélodies et chants hébraïques pour voix et orchestre, inspirés de ces rengaines, complaintes et prières du ghetto que Darius Milhaud et Maurice Ravel avaient également illustrées. En pleine ère stalinienne, il fallut du courage au musicien quasi officiel du régime pour écrire cela. On nous a rebattu les oreilles de la Symphonie Stalingrad bruyante et grandiloquente et l'on découvre un homme plein d'humour, d'ironie même quand il fait chanter le juif kolkhozien qui a bien travaillé et mérité un billet de train pour aller admirer le béton stakhanoviste de Moscou. Nathalie Stutzmann, Makvala Kasrachvili et Alexel Martinov prenaient autant de plaisir que nous.

Le plaisir, c'était aussi de rencontrer, après les concerts, de grands artistes qui étaient des hommes et des femmes comme les autres, tout étonnés qu'on les félicitât de leur talent. La diaspora russe était là également, sans doute venue de loin à grands frais et sans passer par la Boutique Christian Dior. On s'embrassait comme à une fête de famille. Verrait-on cela... à Aix ou à Glynderbourne ?

Simplicité des interprètes et du public, cordialité de l'accueil, cette impression rare que les musiciens sont des amis, tout près de vous, qui jouent pour vous et sans doute pour eux aussi, c'est le souvenir que nous avons de Colmar. En tant que Suisses, nous nous sentions un peu chez nous. Rien n'est perdu pour vous, ça recommence l'an prochain. ■